

24 images

24 iMAGES

Putain

Or (mon trésor) de Keren Yedaya

Jacques Kermabon

Number 120, December 2004, January 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24637ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kermabon, J. (2004). Review of [Putain / *Or (mon trésor) de Keren Yedaya*]. *24 images*, (120), 54–54.

Putain

par Jacques Kermabon

Spirale de la déchéance, ambiance bon enfant des lupanars, cime de la gouaille, il y a mille façons de mettre en scène ce qu'on appelle le plus vieux métier du monde jusqu'aux sujets télé, promesses de détails sournoisement graveleux sous l'alibi de la compassion et de l'intérêt sociologique. Déjà, dans un court métrage de fiction réalisé en 2000, *Lulu*, Keren Yedaya avait fait preuve de son intérêt pour cet univers en dépeignant l'initiation d'une jeune fille lors de ses premiers rendez-vous en tant qu'escorte. Faire de sa personne, dans ce qu'elle a de plus intime, l'objet d'une transaction commerciale ne va pas de soi. Il faut du temps pour étouffer derrière un sourire engageant les immanquables affects qui sourdent, ravalés les humiliations, accepter d'incarner cette étrange situation d'être à la fois objet sexuel monnayé et véritable corps humain. Il est rare que le regard porté sur cet univers soit celui d'une femme, ici celui de Keren Yedaya dont la réussite est de nous faire partager, sans trop de mots, le trouble des états d'âme de ses personnages. Tout est affaire de silences, de regards, de non-dits et, *in fine*, tant dans ce qu'elle exprime que dans la façon dont elle l'exprime, de questions de morale.

Or est le prénom d'une jeune fille qu'on découvre avec sa mère, Ruthie, mal en point au sortir d'un énième séjour à l'hôpital. Assez vite on comprend que cette femme fatiguée fait le trottoir depuis des lustres et que la fille a décidé de la faire décrocher. Pour cela, Or l'enferme à la maison, lui trouve un travail de femme de ménage et met dehors les habitués qui arrivent à pénétrer malgré tout dans leur appartement. Pour subvenir aux besoins quotidiens, la jeune fille gagne quelques sous en vendant des canettes récupérées et en faisant la plonge dans une échoppe de restauration rapide. À ses moments perdus elle se rend à ses cours au lycée.

Toute l'intensité du premier long métrage de Keren Yedaya tient à sa façon d'être traversé par une tension duelle entre une force centrifuge et une force centripète. Le ton est



Tout est ici affaire de silences, de regards...

celui de la chronique réaliste. On suit Or dans ses petits boulots, dans ses rapports avec ses amis et ses amours naissants, dans ses efforts pour sortir sa mère de l'ornière de la prostitution. Elle semble infatigable. La mise en scène est très physique, très émotive. On vibre à l'unisson de la vaillante énergie de la jeune fille. La mère, au contraire, semble avoir lâché prise et se laisse balloter par le destin, qu'il prenne la forme des hommes qui viennent frapper à sa porte, de sa fille qui s'interpose, de ce mélange de nécessité et d'habitude qui la pousse à se préparer pour sortir exercer son métier. Entre les allées et venues d'Or, les moments de complicité avec sa mère, leurs rires, leurs disputes, les affrontements physiques... le film semble emporté par un mouvement permanent, celui d'une vie qui se débat comme si elle courait pour colmater les brèches d'une existence qui s'effrite. On espère néanmoins avec Or qu'elle va réussir, même si on perçoit qu'elle ne fait peut-être pas les bons choix quant aux garçons. On sent bien que le plongeur qui travaille à ses côtés en pince un peu pour elle. Quand elle commence à entretenir, avec un ami d'enfance, une relation sérieuse qui pourrait représenter un tournant décisif de son existence, la mère du garçon s'interpose alors qu'une ancienne amitié la lie à Ruthie. Même si ce n'est pas dit, Or ne peut pas être la fille d'une telle mère et aimer impuné-

ment comme n'importe quelle autre adolescente.

La force de la vie est ainsi entravée par une force centripète, matérialisée par un parti pris de filmage qui repose sur une permanente fixité de la caméra. Le cadre immuable scelle le destin de cette mère et de sa fille. Autrement dit, Or a beau s'agiter beaucoup – et la mise en scène joue à merveille de la dynamique du hors-champ –, on ne peut pas sortir de son cadre. Tout irrigué d'une sève naturaliste et crue dans la lignée d'un Pialat, *Or (mon trésor)* résonne ainsi en même temps comme une implacable équation et nous laisse la gorge nouée. Quand Or se maquille ostensiblement et s'habille à l'avenant, sa mère ne voit pas la pente dans laquelle elle s'engage. Elle ne trouve rien d'autre à lui dire qu'elle est belle. Rarement compliment aura sonné aussi tragiquement.

Dans ce qu'il advient finalement de la jeune fille, on n'a même pas la consolation que le mal en soit le vecteur. Seul l'engrenage du quotidien le plus ordinaire constitue le moteur de son destin. **2**

Israël, 2004. Ré. : Keren Yedaya. Scé. : Yedaya et Sari Ezouz. Ph. : Laurent Brunet. Mont. : Sari Ezouz. Int. : Dana Ivgy, Ronit Elkabetz, Meshar Cohen, Katia Zimbris, Shumuel Edelman. 100 minutes. Couleur. Dist. : K-Films Amérique.

Sortie : 17 décembre 2004